1

La Tour n'est pas Babel, mais elle pourrait l'être, tant elle est fébrile, tant y règne le désordre. On la voit de loin. Sa silhouette de géante famélique héritée du développement débridé des années 1970 se détache, incongrue, telle une retraitée au milieu des autres immeubles. Il est impossible de se poster deux minutes devant la porte : un flot incessant de vie et de confusion entre et sort, entraînant tout sur son passage.

« Nous ne permettrons pas la construction d'un nouvel édifice de ce type », prétendent les gens de l'urbanisme, sans pour autant le promettre, car aujourd'hui on ne peut jurer de rien, et il n'est pas dit qu'ils ne mettront pas en chantier une nouvelle tour à l'autre bout de la ville.

La ville s'appelle Alfarache. À l'échelle du monde, elle n'est rien, peut-être qu'elle n'apparaît même pas sur les cartes, mais pour ses habitants elle est tout, et tout passe par elle, tout est attiré par le magnétisme de son monumental Sacré-Cœur, sous lequel un cardinal s'est fait

construire un sarcophage où attendre la résurrection. Il n'avait pas manqué d'indiquer qu'il se trouvait bien là : il n'aurait pas fallu que le doigt de Dieu passe à côté et le laisse à jamais à la poussière. En haut de cette colline se sont succédé à travers les siècles les Phéniciens et les Romains, les Wisigoths et les Arabes. Aujourd'hui les archéologues, profitant du chantier pour le futur métro, tentent de résoudre le mystère d'un mont appelé Chaboya. C'est là que les Arabes auraient érigé le château qui donne son nom à la localité : Alfarache.

La Tour est le plus grand édifice de la ville, un bloc acide et inhumain où vivent autant de personnes que dans le lotissement de petites maisons alignées qui vient d'être construit en périphérie. Des personnes installées sur des étagères suspendues, comme des livres, chacune avec son histoire. De bonnes histoires et de mauvaises histoires. Certaines à leur début, d'autres sur le point de s'achever.

Dans le hall de la Tour quand il pleut, ou bien à son stand de cartons bricolé dans la rue, Patachula le Boiteux fait la retape toute la journée pour sa loterie très spéciale. Il vend aux habitants des billets parfaitement illégaux, qu'il signe « Patachula » sans la moindre pudeur, pour une mise de cinq cents euros. Une seule fois le numéro de la chance sortit, et Patachula paya religieusement les billets gagnants, si bien que la confiance dans sa loterie grandit, même parmi ceux qui doutaient qu'il répartisse le gain.

Dans la Tour vivent des Indiens, des Marocains, des Équatoriens, des Espagnols, des Guinéens, des Nigé-

rians… Ils vont et viennent, se débrouillent, ils apportent avec eux ce qui nourrit leur vie, les histoires avec lesquelles ils arment leur conscience, la mémoire poussiéreuse des déserts, les coquillages, la danse du maïs et la cumbia, la peur de l'arrestation, la voix prophétique qui s'élève du minaret. Parfois on entend des bribes de conversations.

– D'accord, mais j'arrête quand mon mari rentre de Barcelone.

– Ton mari ne reviendra pas. Arrête avec ça.

– Qu'est-ce que t'en sais, toi ? De toute façon tu ne l'as jamais aimé.

…

– Je l'ai trouvé dans le bus.

– Tu dois le rendre.

– Et pourquoi je le rendrais ? Faudrait être malade.

…

– C'est un pitbull en règle. Je ne te le laisse pas à moins de cinq cents euros.

– Il attaque ?

– Et comment !

…

– Ne t'avise plus jamais de lever la main sur la petite.

– T'es folle ou quoi. Et pour qui tu te prends ?

…

– Les médecins ne savent pas ce que c'est.

– Ça ne me dit rien de bon.

…

Conversations qui s'échappent et s'entremêlent dans les couloirs.

Quand la nuit tombe, la fourmilière se calme. Il y a bien encore quelques derniers cris, intempestifs. Puis le silence.

Ici vivent Berta et Lucía et Rachid et Stéfano et Gil et Ángel et Nor. Ils ne savent pas encore qu'ils appartiennent à la même histoire.

2

« Je ne sais pas comment c'est arrivé, je n'ai qu'un vague souvenir de la première fois, je me rappelle avoir vu un petit garçon sur le point de faire tomber une colonne de boîtes de conserve dans un supermarché, j'ai prévenu ma mère, qui m'a répondu d'arrêter de dire n'importe quoi. Soudain la montagne s'est effondrée, et le petit garçon est resté dessous, les boîtes tombaient l'une après l'autre en bombardant sa tête. Alors ma mère s'est mise à me crier dessus, comme si tout était de ma faute, juste parce que je l'avais avertie avant que ça se produise… La pile de boîtes en train de s'écrouler, les clients paralysés, et elle me tapant dessus, pas fort mais pour faire comprendre aux autres qu'elle n'approuvait pas mon mauvais tour. Elle ne m'avait pas fait mal, mais moi j'en faisais des tonnes, comme les joueurs de foot qui se laissent tomber et se tordent de douleur au sol, histoire qu'elle fasse bonne impression auprès du chef de rayon qui s'approchait en lui disant : "Laissez-le, madame, c'est un enfant, ce sont des bêtises d'enfants." Voilà la première image que j'ai de mes visions. »